

« X. soutient que le bon romancier doit, avant de commencer son Etre, savoir comment le livre finira. Pour moi, qui laisse aller le sien à l'aventure, je considère que la vie ne nous propose jamais rien qui, tout avant qu'un aboutissement, ne puisse être considéré comme un nouveau point de départ. ' Pourrait être continué... ' C'est sur ces mots que je voudrais terminer mes *Faux-Monnayeurs* »¹⁹.

Stendhal, Carducci, et l'amour de la vérité

par Claude Lévy

Il faut certainement beaucoup d'audace à un étranger parlant à Bologne, pour oser prononcer le nom de Carducci. Quand surtout, des oeuvres d'un si grand écrivain cet étranger n'a la que ce qu'il est pratiquement possible d'en lire en France, c'est-à-dire peu. Et quand de la personne et de la vie de cet italien illustre l'étranger bavard avoue ne savoir que ce que l'on peut connaître après avoir consulté les doctes, il faut sans doute beaucoup d'incorrection aussi, devant une assemblée stendhalienne, pour oser rapprocher et unir les noms de Stendhal et de Carducci s'il est incertain que le professeur et poète et critique italien ait jamais dit directement grand chose à la pensée ou à l'oeuvre du polygraphe français.

Il faut... ou plutôt il faudrait.

Car en vérité je ne me propose point de vous infliger une étude d'influence ou de sources. Je voudrais seulement qu'il me fût permis d'évoquer quelques souvenirs égotistes, et de dire pour quels motifs intimes, — sans doute contre toute raison ou vraisemblance, — les noms de ces deux esprits si grands et que j'aime, Henri Beyle dit Stendhal et Giosuè Carducci, depuis bientôt cinquante ans sont devenus pour moi mentalement inséparables.

Telle démarche, bien sûr, n'aurait guère été possible autrefois, en milieu purement stendhalien, du temps de ce que l'on appelait encore « la Chapelle », à une époque où, à l'ancien « Stendhal Club » encore un peu beyleste et encore « le club le plus fermé du monde », les stalles de « chanoine » étaient restées très difficiles à conquérir. Démarche impossible, même. Car en dehors des jalousies et rivalités de personnes il y avait alors unité de foi dans la « secte », et peu d'oppositions ou de contradictions dans la doctrine, les nouveautés et opinions divergentes étant alors toujours passées au crible sans pitié d'une critique prés-

¹⁹ A. Gide, *Les faux-monnayeurs*, Paris, Gallimard, 1925, p. 424.

lable, attentive, pointilleuse, — parfois aveugle, malveillante et partialle, — comme parfois il arrive encore, — mais généralement éclairée, informée, honnête, raisonnable et juste, — ainsi qu'il peut se rencontrer encore, quelquefois. L'on n'aurait donc point admis alors, en une réunion officielle et solennelle, qu'un stendhalien tenu jusqu'ici ou jusqu'à pour sérieux s'égareit en un rapprochement apparemment aussi sagace que celui que je vous propose. Mais la petite église d'avant-hier est aujourd'hui devenue une immense cathédrale posant ses contreforts et arcs-boutants sur les six parties du monde... Mais, depuis, l'abondance luxuriante des interprétations contradictoires jointe à l'obscur embrouillamini d'un style technico-rébarbatif souvent incompréhensible aux vieux stendhaliens moyens non encore recollés, — dont je suis, — par lassitude nous a fait acquiescer beaucoup d'indifférence indulgente. Mais, aujourd'hui, dans la pratique, l'on peut impunément tout dire et tout soutenir. J'usai donc sans remords de la permission tacite, et pour bêtérisme qu'il puisse d'abord paraître je soutindrai, moi aussi, hardiment mon propos.

J'ai rencontré Stendhal et Carducci à la même époque, il y a maintenant quinze-quatre ans, à quelques jours d'intervalle. Stendhal, chez un vieux bouquiniste anachiste et sous les modestes espèces d'un exemplaire défrêché du *Rouge et le Noir* dans une édition de pacotille. Carducci, sous la forme d'un *ovasso netto* tiré d'une de ses œuvres non pas les plus célèbres mais au contraire les moins connues, son *Discorso per la inaugurazione d'ave monumento a Virgilio in Pietole*. Trop jeune encore et encore tout fraîchement imbibé de poésie romantique, je trouvai Stendhal trop passif et trop sec. N'allai pas plus loin que le chapitre *Une soirée à la campagne*. Et rejetai immédiatement *Le Rouge*, auquel je ne compris rien. Je ne me doutais pas, bien sûr, que très peu de temps plus tard ma nouvelle admiration pour ce livre déterminerait tout le cours de ma vie intellectuelle et morale. Au contraire la prose de Carducci me séduisit sur l'instant. Et puisque je suis passé aux aveux je confesserai tout de suite que bien qu'éloigné à jamais de l'Évidé par l'« arma viresque caro » des universités-lycées-et-collèges, depuis quarante-quatre ans, grâce à Carducci et à son heureux *ovasso netto*, chaque fois que j'ai rencontré, imprimé, le nom de Virgile, je n'ai pas cessé d'avoir immédiatement présente sous ma pupille l'image du Mantovan, « co' suoi capelli lunghi di campagna, co'

l suo rosore di vergine », acclamé par la foule, à son entrée dans un théâtre, à Rome.

Lorsqu'ensuite je lus assidûment l'œuvre entière de Stendhal avec l'essentiel de celle de Carducci, je fus frappé par la multitude des correspondances, à moi apparemment. Simples rencontres extérieures, d'abord, dont il ne faut parler que pour mémoire.

Enfance de Carducci, morose comme l'enfance de Stendhal. Affreuse « tyrannie Raillane » pour Stendhal, affreuse silhouette du magister Don Giovanni Bettinelli ou Don Giuseppe Milanta, pour Carducci. Stendhal et Carducci, tous deux enfants turbulents et sensibles, affaiblis d'immenses lectures, pleins de force, de vie de caractère et d'originalité, tous deux gamins précoces à l'imagination vive, tous deux atteints d'une « mémoire terrible ». Stendhal, — bizarre dit « le Chiens », — brillant élève de l'École Centrale de l'Isère, Carducci, — déjà dit « Pinini », — élève prodige chez les Frères Scolopes. Tendre affection du bon Docteur Gagnon pleurant sa fille morte, tendresse maternelle de la glorieuse Norma Lucia berçant de beaux contes l'enfance de son petit-fils. Plus tard, même protection agissante des Duru, pour Stendhal, du Père Barnottini puis de l'ami-ministre Terenzio Mamiani, pour Carducci. Enfin, pour me borner, l'énorme Stendhal croqué au vil par Masson, à Bourg-Saint-Andéol, et le petit plus Carducci saisi par l'objectif des photographes. L'un avec cette grosse personne et ce gros embouppoint qui, en France, le font traiter d'« esprit de psychisme » par un illustre de mauvaise humeur. L'autre, trapu et bedonnant, le visage « plébém », le cheveu hirsute, l'encolure forte...

Et l'on pourrait, bien sûr, multiplier jusqu'à l'infini les rapprochements de cette sorte. Mais je consède volontiers qu'il ne s'agit là que de pures rencontres voulues par la « Divine Providence », dues au « hasard », plus curieuses que significatives, et qui ne prouvent absolument rien. Qui ne prouvent rien, mais, qui, pourtant, à l'occasion, si l'on s'y arrête, peuvent parfois éclairer l'esprit et permettre de mieux comprendre. Par exemple de mieux comprendre le problème de Sandrino.

Stendhal écrivait à Balzac: « J'ai fait la *Chrestienne*, œuvre en vue la mort de Sandrino, fait qui m'avait vivement touché dans la nature ». Pour expliquer ce « fait » la Critique, — ou plutôt ce que des juristes appelleraient la Doctrine, — la Critique a pensé à la mort de Bathilde. Mais la « pargoletta mano » et l'« estremo unico fior » du

Pietro avvisò où Carducci trompa son désespoir de père après la mort de son fils Dante, oblige à s'apercevoir qu'un très jeune enfant ignore ce qu'est cette Mort qui vient le prendre. Qu'il ne peut donc mourir comme meurt une grande demoiselle de quatorze ans. Et que Sandrino, — de la mort duquel, selon Stendhal, naquit *Le Chartreux*, — que Sandrino n'a pu mourir comme mourut Bathilde. Incite à penser aussi que s'il lui fallait absolument trouver une explication, une source, un modèle, la Critique aurait peut-être été mieux avisée si elle eût cherché du côté du petit Alexandre, personnage bien réel, fils d'Alexandrine, né en 1804 et mort au berceau. Tout cela dit ici, bien sûr, en passant et par forme de large parenthèse.

D'autres correspondances, il y a quarante ans, me paraissent plus proches, ou plus étroites, qui unissent les deux pensées.

Stendhal écrit: « Il n'y a rien de si difficile à prouver que l'évidence, parce que d'ordinaire les gens qui ont besoin qu'on la leur fasse voir sont aveugles ». Et Carducci, comme en écho: « a non saper leggere non sono soli gli analfabeti ».

Si Stendhal dit: « la beauté n'est jamais ce me semble qu'une promesse de bonheur », Carducci écrit: « Il bello è bene ».

Lorsque, en un jour triste, Stendhal constate: « Les femmes honnêtes, aussi coquines que les coquines », Carducci confirme en déclarant avec humour: « Le donne per bene che si frapperanno alla mia vita mi ricarono sempre disgrazia; quando non sanno che altro dolore darani o che altro dispetto farani, muotono ».

Quand arrive la révolution populaire de 1830, qui ne se heurte qu'à des troupes populaires, Stendhal témoigne: « Il y allait de tout pour eux, et pas un Montmorency... » Et il se trouve que Carducci estime un jour de son devoir d'affirmer: « La plebe è, considerata nel processo storico, il vivato delle forze d'una nazione, onde vengono e han da venire dai momenti ideali non che sociali le attività nuove del pensiero », puis, un autre jour, de défendre « quella plebe senza la quale le rivoluzioni non si fanno, e tanto meno le unitarie ».

Stendhal nous confie: « Je tremble toujours de n'avoir écrit qu'un soupir, quand je crois avoir noté une vérité »,... « le sujet dépasse le ditant »,... et Carducci: « Ah! fu una nota del poema eterno, quel ch'io sentiva, e picciol verso ce' è ».

Un beau matin, Stendhal jeune homme découvre qu'« il est peut

de passer sa vie à dire comment les autres ont été grands », et Carducci, qui a tant écrit, dès sa jeunesse en vient à s'avouer et à dire: « Scrivere non importa nulla ».

L'on trouve dans *Le Rouge* une page où Stendhal, — qui est né avant la Grande Révolution, qui a vu l'Empire, qui a vu la Restauration, qui en connaît les hommes, — une page où Stendhal, — positiviste juridique qui sait que toujours l'homme a été hypocrite et méchant, que toujours ont régné la force et le besoin, qu'aucune religion n'a jamais réussi à tirer l'humanité de son éternelle abjection, qu'il est de la nature de l'homme d'être laid et de tout corrompre, — il est dans *Le Rouge* une page essentielle où Stendhal a écrit: « Il n'y a point de droit naturel: ce mot n'est qu'une antique plaisanterie [...] Il n'y a de droit que lorsqu'il y a une loi pour défendre de faire telle chose, sous peine de punition. Avant la loi, il n'y a de naturel que la force du lion, ou le besoin de l'être qui a faim, qui a froid, le besoin en un mot [...] Non, les gens qu'on honore ne sont que des fripons qui ont eu le bonheur de n'être pas pris en flagrant délit ». La force de la bête ou le charlatanisme du coquin rusé, voilà tout l'homme vu par des yeux réalistes, par des yeux qui savent « voir avec les yeux de la bête », qui voient « avec les yeux de l'âme » avec « les yeux de l'esprit ». Carducci, qui lui aussi connaissait fort bien « l'animale umano » à lui toujours présent « dinanzi agli occhi della mente e quasi a quelli del corpo », Carducci le dira lui aussi, à peu près, et à sa manière: « Il primo e naturale ricreppo saluto tra due individui che si riscontrano nella selva primitiva o nella selva civile è IO TI VOGLIO MANGIARE o IO TI VOGLIO INGANNARE ».

D'autres rapprochements de la même sorte permettraient d'évoquer, par exemple, le « libéralisme radical » d'un Stendhal jacobin aristocratique d'opinions libertines, — au sens vieilli, au sens premier du terme, — et Carducci réactionnaire révolutionnaire.

Stendhal « aristocrate achevé se révoltant contre toute contrainte, contre toute autorité, déclarant « une pauvre petite place pour (ce) simple passager » qui, sur le « vaisseau de l'Etat », ne consent pas à s'occuper de « la manœuvre », rêvant même de pouvoir voler jusqu'aux lointains « Jardins d'Armide »,... et Carducci qui constate et déclare: « Sua Maestà è il più governato dei sudditi di Sua Maestà. Io per me non vorrei esser re, né meno per proclamare la repubblica ».

Stendhal, grenoblois, tenant les grenoblois pour des « Bîtards »,... et Carducci, toscan, découvrant dans les Florentins « i Cinesi d'Italia ».

Stendhal fiant des « phrases louches de Kant et autres grands philosophes spiritualistes », se moquant de Victor Cousin, de son « entreprise » pour « ressusciter » au XIX^e siècle « les idées summiées de Platon » avec sa « philosophie saagresse », de ses efforts pour « acclimater en France la philosophie (si on l'appelle ainsi) vague, extravagante et poétique de Platon et des Allemands », et Carducci que le mot « Transcendental » faisait frissonner rien qu'au souvenir de « la impressione demoniaca » par lui ressentie, terre au plus tôt, au contact de la « filosofia trascendentale » et de la « critica trascendentale » des « Tedeschi ».

Le baron Cosanct, « loup-garou » quand dépeillé de ses millions. Le baron de Stendhal « brise-raison » d'une « nature démoniaque », « manant d'imortalisme », « flétrisseur d'âmes », « le sceptique le plus résolu et le plus cynique du siècle », « souffreteux », « maître en fait de crimes ». Henri Beyle, mordant, véhément, satirique, railleur, passant « pour méchant auprès de ceux qui ne le connaissent pas »,... et Carducci bien poveur, grâce à son caractère franc et batailleur, à sa verve et à « la parte ferina della (sua) natura », Carducci bien poveur d'une bonne mauvaise renommée de « plebeo attaccabrighe ».

Stendhal « poète jusqu'à l'adoration », — selon Lamartine, dont l'affirmation surprendra ceux-là seuls qui n'ont pas perçu la poésie de la prose et de la pensée stendhalienne, — scandalisant ses entours en « faisant l'profession de dire que les vers sont la chose la plus ennuyeuse du monde, et prétendant que, dans ce qu'on appelle poésie, la condition du rythme n'est point nécessaire ». Stendhal « poète jusqu'à l'adoration », et Carducci poète, poète « grec et girardin » définissant la poésie « quest'arte disinteressata di delineare fantasmi superiori o interiori simmetricamente nella parola armonica e pura », et qui passa tant d'heures de sa vie à écrire, sur des mètres latins et grecs vieux de deux ou trois mille ans, des odes qu'il savait qu'elles seraient paru barbares à l'oreille de ses lointains ancêtres classiques, et dont je me demande si les proches oreilles barbares de ceux de ses contemporains pour qui il les écrivait ont vé-ci-ta-ble-ment su ou pu percevoir leurs rythmes alcâiques, spondiaques, trochaïques, sémantiques, saphiques ou autres, et en goûter vraiment la cadence avec la saveur antique.

Stendhal, « pâtes » destiné à avoir « un empoisonnement pâtes »; « fort impie, matérialiste outrageux, ou, pour mieux dire, ennemi personnel

de la Providence »; se moquant « des quatre lettres de l'alphabet qui nomment ce qu'on appelle Dieu »; reprochant au christianisme d'avoir profané « que cette vie est une vallée de larmes et qu'il y a du mépris à se faire souffrir »,... et Carducci, pétri de paganisme, plein d'aversion pour ce christianisme pur qui méprise la Terre, rejette la Nature, nie la Raison, sacrifie la Chair, et veut des ic-bas faire régner le Ciel, « l'èpe » spirituelle venue d'Orient, et, comme celle qui envahit, ronge et silencieusement hâteusement la peau, « lunga e sudicia malattia ».

Stendhal examinait « la vie et la nature, cette source intérieurement de la vie, et la mort, maëtre qui ne dit rien ». Tantôt « niant Dieu », tantôt se contentant d'attendre « que Dieu se révèle ». Jusque-là se confiant à « son premier ministère, le hasard ». N'ayant « jamais pu croire qu'il y eût des dévots véritables ». Tenant toujours « un poëtre et un royaliste » pour des « hypocrites ». Habitant « tous les genres de poëtres qui mettent des idées vagues à la place des faits ». Donnant « matière à deux mille excommunications bien gagnées ». Et pourtant, disant aussi: « Où est la vérité? Dans la religion... [...] Peut-être dans le vrai christianisme [...] Ah! s'il y avait une vraie religion... [...] mon cœur faible se figure le poëtre de ces vitraux... Mon âme le comprendrait, mon âme en a besoin... [...] Mais un vrai poëtre, [...] mais enfin un vrai poëtre... Ailes les âmes tendues auraient un point de réunion dans le monde... Nous ne serions pas isolés... Ce bon poëtre nous parlerait de Dieu. Mais quel Dieu? Non celui de la Bible, petit despote cruel et plein de la soif de se venger... mais le Dieu de Voltaire, juste, bon, infini »... Et Carducci éprouant, à la fin de sa vie, le besoin de transmettre cette confiance: « Ognî qualvolta fai tratto a dichiarare contro Cristo, fu per odio ai preti; ogni volta che di Cristo pensai libero e sciolto, fu mio sentimento intimo ».

Stendhal affichant « un profond mépris pour le caractère français ». Stendhal « éloquent à faire ressortir tous les défauts » dont on accusait ses compatriotes: « légèreté, étourderie, inconséquence en paroles et en actions ». Stendhal, après 1840, relevant hautement les « lâchetés » et les « infamies » du gouvernement de Louis-Philippe. Stendhal disant à Donato Bucci: « Je vous avoue qu'il y a maintenant de quoi rougir de s'appeler Français ». Stendhal prenant la nationalité « milanese »,... Et Carducci, par amour de l'Italie et des Italiens à chaque instant poussé à « imprecare contro il popolo italiano vile, cialtro, degenere, a insultare gli italiani tutti insieme o qualche regione italiana o italiana sin-

goli », et même, par haine des gouvernements italiens de 1866 à 1870, en arrivant à pousser cet imprudent et désoloureux et malheureux cri de chagrin : « La nostra patria è vile » !...

Certainement il serait facile de continuer à multiplier les rapprochements de cette sorte, s'il est bien certain qu'à eux deux Stendhal et Carducci ont certainement écrit plus de cent volumes où, en cherchant un peu, il est toujours possible de trouver beaucoup. Mais je n'abuserai pas davantage de ces confrontations de textes, et pour la raison même qui me fait reposer d'avance toute inspiration de les avoir sollicités. Car plus que jamais je persiste à croire qu'avant tout, — et plus que tout si l'on est en domaine stendhalien, — qu'avant tout il faut toujours avoir bien présent à l'esprit le grand principe lascaïen d'une explication de texte à la fois honnête, avérée et modeste : « Distinguer savoir de sentir, ce qu'on peut savoir de ce qu'on doit sentir, ne pas sentir où l'on peut savoir, et ne pas croire qu'on sait quand on sent ». Je n'ai garde d'oublier aussi les grands principes beylistes en la matière :

« Je pense que ce qui passe généralement pour vrai est parfaitement faux » ;

« Tout homme qui croit parce que son voisin lui dit : Croys! est un bâton... Il ne faut jamais écouter un avis, fût-ce celui du pape, sans l'avoir pesé » ;

« Je ne fais que l'office d'avocat-général : je propose des motifs de conviction. J'in vite à se mêler de tout le monde et même de moi » ;

« Mon opinion est probable, mais, comme disent les Jésuites, le contraire est probable aussi » ;

« Je ne dis pas que ces jugements soient vrais pour vous qui me lisez, mais ils le sont pour moi ».

Ce qui est déclaré, en somme, qu'aujourd'hui je ne veux rien démontrer et rien prouver du tout. J'exprime mon sentiment et je livre de vieux souvenirs. J'ai pu m'abuser, mais je ne prétends lier que mon impression. Et après plus de quarante ans mon impression est encore que Stendhal et Carducci, hommes et esprits si différents, très différents, et même, si l'on veut, essentiellement différents, que Stendhal et Carducci eurent pourtant l'âme pierce de la même argile, furent pourtant tous deux des hommes et des esprits de la même famille. Moins timide, j'étais jusqu'à dire hommes de même sang, car je n'oublie pas que Stendhal a lui-même déclaré : « J'ai le cœur italien ».

Parenté spirituelle qui pourrait étonner si Stendhal a rompu des lances en faveur du Romantisme au moment où, en France, le Romantisme était encore à son apogée. Et si Carducci a été au contraire passionnément et fougueusement et violemment anti-romantique, en même temps qu'anti-académien et qu'anti-réaliste. Ce qui était, il me semble, se montrer un solide ennemi de deux espèces de romantiques, les vigoureux et les fades, en même temps qu'un dédaigneux contempteur d'une partie de leur descendance indirecte et bâtarde, les réalistes italiens de son temps.

Un jour viendra où, considérant son propre rôle, Carducci sera amené à dire : « J'ai été le porte-étendard des classiques ». Constatation, regret ou aveu, je ne sais. Mais ce dont je ne doute pas c'est que Stendhal aurait pu le précéder dans la confession en disant : J'ai été le porte-fanon ou le porte-penon du romantisme.

Le porte-fanon, puisque le baron de Stendhal avait fait partie de « l'Armée des Cinq Nations » en qualité de Commissaire des Gens de cheval de Beyle. Le porte-penon, si le baron de Stendhal était d'abord le chevalier de Beyle. En tout cas le porte-penon ou le porte-fanon seulement. Car du Romantisme français Stendhal n'a porté ni le drapeau, ni l'étendard, qui se borna à en « lever la bannière » et n'y josa, — un contemporain l'a dit, — que le simple rôle de « hussard de la troupe (...) hardi, brillant, aventureux », le rôle même de ces écrivains de combat dont lui-même avait dit en 1817 : « Ils sont les boucards de la liberté ; ils sont toujours au feu ».

Il suit que, s'il fallait prouver, il faudrait ici descendre jusqu'aux plus petits détails. Mais cela conduirait à écrire un volume de 400 pages ou à discuter pendant huit jours. Livre et discussion d'ailleurs par avance inutiles, car il est bien évident que nous ne tomberions jamais d'accord. Je me bornerai donc à dire très rapidement qu'à mes yeux, autrefois et aujourd'hui, il fut et il reste encore piquant de rencontrer ou découvrir chez l'anti-romantique Carducci et chez le pro-romantique Stendhal les mêmes motifs déterminants, ou, comme l'on le dit à cette heure, les mêmes « motivations ». En deux mots comme en cent ou en mille, pour moi, Stendhal et Carducci, champions de deux causes apparemment opposées et contraires, ont tous deux, l'un chez les « vieillards » du classicisme essuyé et flétri, et l'autre chez les jeunes barbes du romantisme adulte et florissant, ont tous deux trouvé, l'un chez ses adversaires, l'autre chez ses amis, ensemble ou séparément, les mêmes causes de réprobation et d'horreur. Chez leurs confrères tenues

de plume, — poètes, essayistes, historiens, professeurs, romanciers, — ils ont en effet tous deux cordialement détesté :

- les « vers chapeaux » faits « pour la rime », le « taratantara » et l'alexandrin cache-soie ;
- le style inversif, oratoire, oratoire et déclamatoire ;
- le « beau style à effet », « magnifique », « arrangé, compassé, plein de choses piquantes, précieux » ;
- l'exagération des pensées, des idées et des sentiments ;
- l'enflure, la pompe, l'obscurité, l'emphase, « la phrase à la Chateaubriand » ;
- « le bel esprit et la froideur maniérée », la « fausse sensibilité » et la « péroratoire élégante », le « pathos obligé », le « genre sévère », le « ton dégoûté de la vie » ;
- le « criticisme » clérical, féodal, royal, médiéval, avec toutes ses mascarades ;

- la fausseté, l'insincérité, l'hypocrisie, la profixité, l'abondance, la préciosité alambiquée ;
- le style avatagoux, le culte de la phrase pour la phrase, le langage prétendu biblique, l'affectation constante ;
- le culte de l'antique perpétuelle, de la jouissance continuelle tirée de sa propre contemplation par le contemplé se contemplant ;
- la débauche de sensiblerie, de pleurnicherie, de songerie, d'idéalisme, de sentimentalisme, de religiosité, de monarchisme, de monarchisme, de catholicisme, de mysticisme, de spiritualisme ;
- la maladroite et constante aspiration au vague, au flou, au brumeux, à l'irréel, aux vapeurs, au vaporeux, au cotonneux, au fuyant...

Bien sûr, — une fois encore, — l'on n'en finirait pas d'énumérer tout ce qu'ils ont l'un et l'autre en commun détesté. Il suffit donc peut-être de constater que ni chez Stendhal ni chez Carducci l'on ne trouve ces détestés matériels caractéristiques du Romantisme qui sont, par exemple : les courtisanes pourtant vierges et parfois martyres ; la religiosité accouplée à la libéralité ; les aspirations éthérées mêlées aux passions coupables ; la revendication, dans la fause, d'une hypocrisie innocente ; l'« amant » appelée « sœur » ; l'abus du « cœur » sur lequel on « frappe » à tour de bras pour en extraire un « génie » mais ensuite à toutes les sauces ; l'insouciance et la raison travesties au-dessous du sentiment et de la folie... Là aussi l'énumération pourrait durer des heures. Je

constaterai donc simplement et tout de suite qu'au surplus ni Stendhal ni Carducci n'utilisent le bric-à-brac romantique.

Chez eux pas de tristesses indéterminées et sans cause... Pas de fantasmagories macabres, de coeurs de Jésus, de fleurs bleues, de clairs de lune, d'eau sacrée, de fleurs fanées, de bouts de ruban... Pas de feuilles mortes, de crucifix, de chapelets, de prières de ma mère... Pas de sautes pleureuses, de lacs, de ruisseau, et de cascade... Pas de harpes éoliennes, de harpes angéliques, de concerts et de voix des anges... Chez eux pas de confessions larmoyantes, pas de méditations mouillées de larmes, trempées de pleurs, arrosées de sanglots... Pas de souffrances et de mystères de l'âme... Pas de désespérance mélancolique... Pas de « cime indéterminée des frots »... Pas de « bonnet rouge mis au vieux dictionnaire »... Pas d'« écho secret »... Pas d'« insensé qui crois que je ne suis pas toi »... Pas de « cœur percé en écharpe »... Pas de « j'ai mal à votre poitrine »...

Pas de « j'ai mal à votre poitrine », — l'expression, tirée de Lamid, est caractéristique et parlante, — parce que, bien que parfois ils aient quelque peu subi l'influence du Romantisme, ils n'ont pas été des romantiques. Pour Carducci, — qui pourtant, par exemple dans *Le Sacra di Sanio Quinto*, s'est parfois moqué « d'un romantisme exaspéré », — pour Carducci cela semble dès longtemps hors de doute. Pour Stendhal, ce n'est généralement pas admis. Mais bien éloigné de vouloir contester les tenants de la doctrine orthodoxe lorsqu'ils veulent oublier que le romantisme de Stendhal s'est en somme borné à poser en précepte que « nous ne sommes pas ce nous étions il y a treize ans », puis, en vertu de cet axiome, à réclamer ou à prôner la tragédie moderne, en prose, dérivée de la tirade, libérée des unités, je suis tout prêt à admettre que Stendhal a été un romantique, quoique d'une espèce très particulière.

Un romantique aisé, — aisé comme Carducci, — qui dans un Romantisme bigot, ultra-religieux, ultra-catholique, et tandis qu'en France régnaient les péchés, aimait dire et redire : « ce qui excuse Dieu, c'est qu'il s'excuse pas », « s'il existe, il est méchant », « il est méchant et méfaisant », « il est mauvais »...

Un romantique libéral, — libéral comme Carducci, — un romantique libéral qui dans un Romantisme ultra-royaliste et congréganiste fut jugé un « ennemi irréligieux, immoral et dangereux de la lignérite » et se montra l'adversaire résolu des « éteignoirs », de « l'obscurant-

tième », de la résurrection du Moyen-Âge, comme aussi du retour aux belles années de la monarchie de Louis XV.

Un romantique voltairien, — voltairien comme le Carducci fondateur, anti-religieux, anti-clérical et rationaliste, — qui, — opinion publiée du vivant de Stendhal, en 1839, — qui « malheureusement a appelé d'un nommé Voltaire, son précepteur, à ne pas respecter davantage ce qui est sacré que ce qui est ridicule ». Un romantique voltairien dans un Romantisme rousséiste et dilaminé du « hideux sorcier », qui au contraire louait, vanait, admirait Voltaire. Et qui, — tandis que devant les parvis gothiques, par la pieuse main de romantiques poètes ou par celle du bourreau, les romantiques petit-sens des romantiques « Bons hommes de Lettres » célébraient à grand renfort de romantiques archaïques de romantiques autrédés des oeuvres complètes de Voltaire, — proclamait au contraire Voltaire « l'homme le plus brave de son siècle ».

Un romantique « anti-vicomte », — comme le Carducci qui tenait « le cœur » pour une « métaphore trop sûre » ayant « décidément tenu trop de place dans la littérature », et pour un « muscle vil, funeste au grand art », ce qui d'ailleurs fit traiter Carducci, par ses adversaires, de « poète du port », — un romantique « anti-vicomte » dans un Romantisme français dont « le vicomte », — René, l'homme au « cœur en écharpe », Chateaubriand, — dont « le vicomte » était le père et le vivant symbole. Père et symbole tenu par Stendhal en si particulière estime qu'il l'appela... « le grand hypocrite du siècle ». Du « siècle » de quel « siècle »?... d'un siècle « avant tout menteur », d'un « siècle d'universelle hypocrisie »!

Stendhal n'apparaît, à la fin, comme un romantique bien particulier, qui couvrit de critiques, de quolibets et de reproches les plus grands noms du pré-romantisme et du Romantisme. L'« illustre » Rousseau, dont le « style comédien favorise l'hypocrisie » et dont l'« emphase » l'avait « offensé ». Germaine de Staël, dont le « pathos » ne peut être adouci que par « le vulgaire » né à cette fin. Le « somnifère » Hugo, « toujours englobé à froid », sans aucun talent dans sa prose et dont *Les Orientales* ensuivent. Le « paillard » Lamartine dont les « fautes » sont de la « sauterelle fort vive que l'on peut lire déçamment ». J'en passe une foule de meilleurs. En somme Stendhal fut un romantique si particulier qu'il apparaît le parfait contraire d'un romantique. Et même si particulier que Victor Hugo, pape incontesté du Romantisme français, ne pouvait sentir Stendhal, de même qu'il ne pouvait souffrir « cette chose téfor-

me qu'on a intitulée *le Rouge et le Noir* », « chose » qu'il n'avait jamais pu lire « plus loin que la première page », parce que lui, Hugo, pape, ignorait le « patois », « chose » que lui, Hugo, pape, jugeait ne pouvoir plaire qu'à un « malade mental », et sur laquelle « chose », lui, Hugo, pape, a enfin laissé tomber cet avertissement sans appel : « Je ne me passionne pas pour les fautes de français; chaque fois que je tâche de déchiffrer une phrase de votre ouvrage de préférence, c'est comme si on m'arrachait une dent ».

Ah! que voilà donc un joli brevet de romantisme délégué à Stendhal par quelqu'un qui s'y connaissait. Il nous fait désirer que soit un jour attaché non pas « une dent », mais une fausse illusion. Car il est clair que Carducci, pour anti-romantique et pour classique qu'il ait été n'a pas été plus anti-romantique que classique ou que romantique, il a été lui. Stendhal l'avait dit : « Seul ce qui est individuel est fort ». Guermat l'avait assuré, — sans aucune illusion, bien sûr, à la manière commode aux étudits voleurs qui permet, chez autrui, de saisir effrontément son bien partout où l'on le trouve, — Guermat l'avait assuré, « la copie n'est qu'à l'usage des sages, maître est bon pour le commun des hommes, l'esprit vigoureux prend et fait sien ». Parmi les contemporains ne s'y était certes pas trompé cet aimable Padre Donati qui enseignait à Pascoli : « Questo è il poeta più classico e più nuovo, lo scrittore più antico e più moderno che abbia l'Italia: è Carducci ». Classique et d'un autre temps, nouveau et moderne, Stendhal, homme du 18^e siècle autant que du 19^e le fut lui aussi, qui posa en principe : « Peut-être faut-il être romantique dans les idées : le siècle le veut ainsi; mais soyons classiques dans les expressions et les tours. Volonté et désir d'être moderne, d'être de son temps, d'être soi », d'être « individuel », d'être « type », de ne plus être « copie de personne », Stendhal englobe tout cela en une formule : le nous fait « une littérature faite pour un peuple », « on ne peut m'émouvoir fortement qu'avec des choses qui s'adressent à moi ». A moi, c'est à dire aux « enfants de la Révolution », aux « gens qui cherchent la pensée plus que la beauté des mots », à ceux qui « au lieu de Eric Quatre Courte et d'Étudier Tache, ont fait la campagne de Moscou et vu de près les étranges transactions de 1814 ». Ce qui, à mes yeux, explique que Stendhal homme de son temps, — comme Carducci, — soit, — comme Carducci, — un classique nouveau et un classique moderne, et que, selon la forte expression de Barbey d'Aurevilly, qui en a porté témoignage,

Stendhal puisse raisonnablement apparaître « le père de tous nos réalistes et qui cracherait ses bâtons s'il revenait au monde ».

Stendhal « réaliste », l'idée choquée, je le sais depuis toujours, et choquée d'autant plus et d'autant mieux que, comme le disait déjà Baudelaire, « réaliste » est un « mot à double entente et donc le sens n'est pas bien déterminé », « réalisme » un « mot vague et obscur ». Et pourtant, si, en vérité, Stendhal n'y pas été ce que l'on nomme habituellement un *réaliste*, il n'en reste pas moins qu'il a mis en branle la révolution réaliste de 1847-1880 et qu'il a dû concevoir un peu l'idée de ce que pourrait être ou devenir un jour un certain *réalisme*, lui qui, bien longtemps avant le naturalisme de Zola et de Mélan, usant à l'avance d'un mot destiné à faire fortune s'est à lui-même reproché : « Tu n'es qu'un naturaliste : tu ne choisis pas les modèles, mais prends pour tels toujours Ménélaüs et Dominique ». D'autant plus qu'un autre jour, trente ans avant Charles Devoilly et cinquante avant les *Saintes*, Stendhal, adoptant le contre pour fondement de l'inconnu, à partir du vrai imaginant le possible, transcrivant d'enthousiasme ce que lui dictait une imagination vagabondant sur du réel, vrai et réel n'étant pas pour lui matière à reproduction mais présence à éternité utilisé à la fois comme point de départ et moyen de contrôle, Stendhal, idéaliste opposant au faux idéalisme la vérité du réel, a fait ce que, je crois, ne firent jamais ni un *réaliste* vrai, ni un *naturaliste*, lorsque, son content de prendre appui sur le réel qui l'inspirait il est allé, sans plagiat, jusqu'à intégrer dans sa prose *romanesque* quatre lignes essentielles de la prose *documentaire* mise sous ses yeux par le hasard du jour.

Carducci « réaliste », l'idée choquait davantage encore, quand on sait que Carducci tenait pour « abjecte » toute la littérature de son temps. Qu'il considérait comme « naïves ridicules » les réalistes italiens ses contemporains. Qu'il ne voulait pas se voir condamner « aux travaux forcés de la description de la vie réelle d'aujourd'hui ». Qu'il repoussait de toutes ses forces « l'Évangile selon Zola ». Et pourtant, sous sa plume, quels admirables traits réalistes ! L'un, le plus beau et le plus pur, ce cri de Carducci homme libre, hébraïte, — hébraïte et charpente de la Liberté, invitant Papa Pio Nono à tiquer et boire un coup :

Vieni : a la libertà tirindoti lo faccio
Cittadino Masini, bevi un bicchier!...

L'autre, trivial, assez scabreux, mais très probant, mais essentiellement réaliste, invective véhémentement lancée *ex abeyato* contre ce qui est, précisément, l'un des deux courants essentiels du réalisme, contre l'idéalisme, auquel Carducci brusquement redonne : « affligati in un cesmo ! »... « O, idéalisme humain, va te noyer dans les larmes ! »...

C'est qu'il existe un autre réalisme que celui-là seul que l'on veut communément apercevoir. Un réalisme autre, et véritable, antérieur au « petit réalisme » de Champfleury, au « réalisme » de Dumas, au « naturalisme » de Mélan, au « vériste » de Verga, formes de réalisme que Carducci a connues, mais que, soit dit en passant, je n'oublie pas que Stendhal n'a pas pu les connaître puisqu'il mourut bien avant leur apparition. Réalisme vrai et véritable que Stendhal et Carducci, l'un prétendu romantique, l'autre se déclarant anti-réaliste, ont, je crois, possédé en commun. J'en aperçois l'indice dans leur commun attachement aux « faits », au « réel », au « vrai », à la « raison », à « la logique »... Dans leur commun et constant souci d'y voir clair dans ce qui est. Dans leur commune suprême admiration pour ces grands écrivains français, classiques certes, mais non formalistes et véritablement réalistes, par eux reconnus explicitement pour tels, Molière et Saint-Simon. Dans leur commun amour de la pure langue française de ces 17^e et 18^e siècles, dont Bayle admirait et reliait sans cesse les grandes pages, de la pure langue française des 17^e et 18^e siècles telle par Carducci pour « la lingua più chiara e netta », dans leur commun amour du style « più logico e disinvolto », élégant, naturel, fin, précis, délicat. Stendhal réaliste, Carducci réaliste, oui. Vraiment. Malgré l'apparence contraire. A main sans. Non pas réalistes, certes, du pseudo-réalisme de Champfleury, de Darany, de Flaubert, de Zola et de tant d'autres, qui « sent l'huile », — « olet oleum », « sa dell'olio dotto », — qui, selon les cas, sent ou peut sentir la fatigue, la recherche, l'attention, le système, la patience ou l'effort, mais de l'immodéré réalisme de Tacite, de Molière, de Saint-Simon et de quelques autres, qui vient de la nature, du caractère, et des bonnes habitudes d'esprit.

Les habitudes d'esprit de Stendhal et de Carducci je les trouvi, — il y a quarante ans, — et je les trouve encore identiques. Gelée à Pascoli, qui le dit publiquement en 1896 lorsqu'on fête le 35^e anniversaire de la nomination de Carducci à l'Université de Bologne, — et qui le dit en présence de Carducci, — nous connaissons le bon conseil impératif

donné par le Maître de Bologne à ses élèves: « Ordre... clarté... simplicité... ».

L'ordre, la clarté, la simplicité, dans la composition, dans l'ordonnance des pensées et dans le style, avec tout ce que ces trois mots sous-entendent et entraînent: l'exactitude, la précision, la sincérité, le naturel, la franchise, la pureté, l'individualité... et la personnalité, enfin, si l'on peut atteindre. Il est pour cela précieux de pouvoir constater qu'à la même occasion, en 1896, Carducci a dit lui-même, de sa bouche, à ses élèves: « Io ho voluto ispirare me a innanzi voi sempre a questo concetto: di astepore sempre nella vita, spogliando i vecchi abiti di una società guasta, l'essere al parere, il dovere al piacere; di mirar alto nell'arte, dico, anzi alla semplicità che all'artificio, anzi alla grandia che alla maniera, anzi alla forza che alla pompa, anzi alla verità ed alla giustizia che alla gloria. Questo vi ho sempre ispirato »...

L'ordre, la clarté, la simplicité, l'exactitude, la précision, la sincérité, la franchise, l'honnêteté, la force, la naturel, la vérité... toutes ces qualités requises et ces vertus souhaitables on les trouvait déjà en Stendhal honnête homme, homme honnête, « âme sensible », tête bien faite... et dans les préceptes du *beylisme*.

Préceptes qui paraissent si couramment oubliés, de nos jours, qu'il convient de rappeler, au moins très brièvement, que Stendhal s'est sans cesse élevé contre ces « formes de langage vagues et générales » qui permettent aux « écrivains menteurs » de mentir sans être contrainsts d'expliquer leurs mensonges « en termes capés », comme y étaient autrefois obligés « nos pères ». Que pour cela Stendhal haïssait l'« emphase », « cousine germaine de l'hypocrisie », le « style emphatique », la « noblesse du style », le « style fardé, excessif »... Et *rex clamabat*:

« Je méprise et déteste le style académique »;

« Les phrases académiques sont officielles, et partant faites pour tromper quelqu'un »;

« L'art de mentir fleurit surtout à l'aide du beau style académique et des périphrases »;

« Règle de style générale et sans exception: être soi-même »;

« Il faut un grand courage pour oser être simple, presque autant que pour être soi »;

« Napoléon était assez sûr de ses pensées pour oser être clair »;

« Tout ce qui est vague est faux »;

« Tout ce qui n'est pas clair est une coquinerie »;

« Si j'ai eu un soin constant, c'est de ne rien exagérer par le style »;

« La qualité que le XIX^e siècle demande le plus impérieusement à ses écrivains, c'est le naturel »;

« Je crois que pour être grand dans quelque genre que ce soit, il faut être soi-même »;

« Dans tous les genres, on a beau faire, on n'est grand, si l'on est grand, qu'en étant soi-même »;

« À mes yeux, la première qualité, de bien loin, est d'être expansif »;

« Il me semble que la première loi que le dix-neuvième siècle impose à ceux qui se mêlent d'écrire, c'est la clarté »;

« L'hypocrisie et le vague, mes deux bêtes d'avarion »;

« Mettre le mot qui exprime le plus exactement possible tes idées, voilà en quoi consiste tout l'art d'écrire »;

« Rien n'est pis, selon moi, que le manque de clarté, cette faculté si précieuse aux gens payés pour prêcher l'absurde. Quant à nous, nous devrions tout sacrifier à la clarté »;

« Il ne faut écrire que lorsqu'on a des choses grandes ou profondément belles à dire, mais alors il faut les dire avec le plus de simplicité possible, comme si l'on pensait à sêche de les empêcher d'être remarquées. C'est le contraire de ce que font tous les sotts de ce siècle mais c'est ce qu'ont fait tous les grands hommes »;

« J'écris ce que je pense, moi, et non pas ce qu'on pense »;

« Rien ne soutient un philosophe comme une langue forcément claire. L'homme qui est obscur en français se trompe, ou il cherche à tromper les autres »;

« Je ne vois qu'une règle: le style ne saurait être trop clair, trop simple »;

Pour valoir quelque chose un ouvrage « doit être écrit en style simple, clair, exact, du ton d'une description anecdotique et non d'un discours »;

« Il n'y a qu'une grande âme qui ose avoir un style simple »;

« Je cherche à raconter avec vérité et avec clarté ce qui se passe dans mon cœur. Je ne vois qu'une règle: être clair »...

Pour beaucoup trop long qu'il soit, ce simple rappel des principes *beylistes* reste encore très bref. Car Stendhal, dans ses livres, dans ses

lettres et dans ses notes, est revenu cent et cent fois sur les idées essentielles à lui très chères, retrouvées par nous chez Carducci. Mais le mot-clé de « vérité », rencontré en dernier lieu, permet d'abandonner la quête et diaspore de pousser plus loin.

La « vérité », Stendhal l'a toujours aimée. En sa jeunesse il l'avait crue « reine du monde », enfant plein d'illusions ou vieil homme désenchanté il l'adora toujours. Devenu écrivain, c'est elle, avant tout, qu'il voudra atteindre. Et ce mot de « vérité » explique, justifie, explicite ceux de « clarté », de « simplicité », de « naturel », de « logique », rencontrés si souvent sous sa plume. Être simple, être clair, être soi pour « être vrai, simplement vrai », pour « atteindre au vrai ». Pour cela, d'abord, « il faut en tout se laisser guider par la logique », disait-il sans cesse. Par la « lo-gique » parce qu'il aimait « tout raisonnement droit », haïssait « les raisonnements biscomas... ». « En tout se laisser guider par la logique » disait Stendhal, il « se piquait de n'agir que conformément à la raison » a traduit Mérimée, à notre usage, en nous transmettant le mot d'habitude dont, selon lui, avait abusé Henri Beyle. La « lo-gique » de Stendhal se confond ainsi avec la « ragione » de Carducci, et, comme elle, elle doit sous peine de s'être égarée au vrai ». « Être vrai, et simplement vrai, — affirme Stendhal, — il n'y a que cela qui tiens ». Il a fait « le vœu singulier de dire, sur tout, ce qui [lui] semble la vérité, au risque de déplaire ». Il déclare: « Avant tout je veux être vrai. Quel miracle ce serait dans ce siècle de comédie, dans une société dont les trois quarts des acteurs sont des charlatans... Au fronton de Rome il pose le mot si fameux de Damon. « La vérité, l'âme vérité », « Vérité » dont il a voulu être un « soldat », — le mot est de lui: « Nous avons pensé que le fondement de toute gloire durable est la vérité, et quoique le ciel ait été pour nous, avant de naître, nous avons pensé que in casu venientis oremus homo veritas ».

Il en était ainsi. A la lettre. Par les témoignages de contemporains qui bien le concourent et souvent l'approchèrent nous savons que Stendhal « avait le mensonge en horreur » et que, chez lui, « la vérité l'a emporté sur tout le reste ». Comme le héros fils de son esprit et de son cœur, au moment de quitter cette vie terrestre Stendhal aurait certainement pu s'écrier « J'ai aimé la vérité, où est-elle?... ». Elle était avec lui, en lui, dans sa profonde conviction, dans sa sincérité. Il

disait: « Voilà la vérité, c'est-à-dire ce que je pense ». Satirique et moraliste, Carducci aura un mot semblable: « In poesia io mi riservo fieramente il diritto di scrivere nei modi che credo più efficaci *quanta che io credo la verità* e di riprovare ne' modi che per credo efficaci, gli uomini pubblici, politici o scienziati, che non operano o non scrivono come io credo che si debba operare e scrivere per il bene e l'onore della patria, per la libertà, per la verità, per l'arte ». ... Car si, par ses écrits et par leur expression byzantine « le Stendhal fai [sait] scandale », Carducci scandalisait lui aussi, délibérément: « Quando una verità o ciò che credo una verità mi s'impone, mi bisogna dirla, interpellare o scotto che lo sia, nel modo più nettamente recio, che è naturalmente, il più antico a quelli a cui *quella verità non piace* ». De cette vérité intolérable à ceux qu'elle blesse il semble bien que Carducci, comme Stendhal, ait eu un besoin véritablement physique, l'hypocrisie, le mensonge et les feintes mentant, jetant en état de malaise ces deux « êtres de fabrique trop fine »: « La forma e il colore più o meno acceso importa poco: l'essenziale è che si dica il vero. Abbiamo bisogno di verità più che d'aria. S'affoga nelle simulazioni, nelle menzogne, negli equivoci. *Arial! Ariel!*... Et cette vérité agit avec tant de puissance sur son esprit et sur son cœur que de l'anti-napoléonien acharné qu'il était elle fit, au moins pour un jour, le 11 octobre 1891, un éloquent laudateur de Manzoni: « Applando a quella grande arte lombarda, che in tre tappe (perdonatemi il barbaro termine) rinnovò la coscienza letteraria e civile di nostra gente: la *scrittura* co' l' *Parisi*, la *realità* co' l' *Porta*, la *verità* co' l' *Manzoni*. E come la verità intulita in tutti i suoi aspetti da un grande e aereo intelletto, da un animo alto e puro, diviene per sé stessa *idealità*, lo applando all'interno dell'arte in *Alessandro Manzoni*. — *Viva l'Italia!* ».

Dans ce chef-d'œuvre de magnifique prose italienne qu'est le début de sa réponse aux critiques subies par son *Ça ira*, il y a enfin un mot de Carducci où Carducci est tout entier et où se retrouve Stendhal tel quel peint par ceux qui en son vivant le connaissent, probe et délicat à l'extrême, « esprit fier, loyal, incapable d'une bassesse », « dur de tout »; « brave, désintéressé, supportant avec dignité la mauvaise fortune »; haïssant les menteurs et mettant la vérité avant tout et plus haut que tout; pensant pour règle de « ne jamais pardonner un mensonge »; ayant constamment « le courage de soutenir ses idées, de les défendre errors et contre tous malgré la douleur dont elles pouvaient

être frappées par la multitude ». Pour sa part, aux flatteurs hypocrites qui, — « marocainement », — lui disent « Lei, — che è tanto buono e tanto gentile... », Carducci répondit : « Ma chi ve l'ha detto? NO, io non sono buono; non sono un corrotto. NO, io non sono gentile: NON MENTO! ».

Non, Messieurs, je ne suis pas aimable; moi, je ne mens pas!... mot beylestement subtil. Car il se trouve que Stendhal a longtemps à l'avance donné la traduction exacte de ce gentile italien: « aimable par la parole ». Aimable par la parole, c'est-à-dire flatteurs, louangeurs, approbateurs par principe ou tactique, certainement ni Carducci ni Stendhal ne le furent. Ni Carducci, dont on connaît la verve « plébéienne » et « populiste », d'une ironie âpre, imminente, sinistre ou directe mais toujours impitoyable, et les coups de colère, et l'insinuation déformée dans la recherche ou la trouvaille du trait, de la pointe, du dard, avec la force dans l'invective et l'adresse à la décocher, ni Stendhal, dont quelqu'un qui le vit et l'entendit nous transmet que « il dit ce qu'il pense, ou au moins ce qu'il sent »; qu'il « parle avec véhémence et lâche quelque trait bien mordant ou quelque parole bien inconvenante »; et que sa « manière cruelle de dire les choses », endiablée et terrible, le fit tenir pour « méchant ».

« Non, je ne suis pas aimable, car moi je ne mens pas »: il n'y a pas de moi, je pense, qui mieux et davantage puisse caractériser Stendhal et Carducci, nous les restituer au vrai, nous faire vraiment pénétrer l'intime secret de leur oeuvre, de leur caractère, de leur esprit et de leur coeur.

Stendhal l'a dit « Un cheval n'est point amoureux d'une vache ».

Bien que cette importante « maxime » n'ait jamais retenu l'attention des commentateurs et n'ait pas encore été pourvue d'une explication en beau style néo-philosophique, son sens, — grâce à Henri Beyle, qui l'a lui-même éclairé, — son sens beyleste n'est pourtant pas douteux. Elle permet de conclure:

Carducci et Stendhal « existent [...] l'un pour l'autre »;

« Malgré les différences de (leurs) esprits », leurs « caractères » se « ressemblent »;

L'un et l'autre sont eux, et ils sont av.

Quant à la « vérité », tous deux l'ont aimée, l'ont bien servie. Non

en vain. Car l'on ne perd pas les jours de sa vie usés au service de celle que Stendhal avait rêvée « reine du monde ».

Par elle et pour elle tous deux se sont élevés au-dessus de la tourbe des plumitifs littéraires leurs contemporains.

Pour elle et par elle ils n'ont pas été de ces écrivains « charlatans », « hypocrites », « menteurs » que tous deux détestaient, qui toujours abondèrent et abondent.

Le constater serait, il me semble, le plus simple mais le plus bel éloge, et non pas le plus mince hommage.

Pour simple qu'il soit, tout donne à penser qu'en sa naïve simplicité il leur aurait plu.